

Magie des montagnes  
et des plaines



**Arianne C.**

**Magie des montagnes  
et des plaines**

Livre I :  
Héritière des montagnes

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022  
ISBN : 978-2-312-12739-2

# Avant-propos

Née en 1986, Arianne C. (nom de plume) a toujours aimé les histoires de l'imaginaire, qu'elles soient lues, écoutées ou visionnées – avec une nette préférence pour les livres, de toute évidence. C'est donc assez naturellement qu'elle s'est mise à écrire ses propres récits autour de ses quinze ans, sans toutefois songer sérieusement à en faire un métier (aujourd'hui, Arianne C. travaille comme product owner dans le secteur de l'informatique, ce qui ne signifie généralement pas grand-chose pour les non-initiés).

Arianne C. aime écrire de longues histoires dont elle connaît la fin, mais cette dernière a la fâcheuse tendance à s'éloigner, tant elle aime prolonger ou enrichir les aventures de ses personnages.

Le manuscrit *Héritière des montagnes* est le premier tome d'une série intitulée *Magie des montagnes et des plaines*. On y suit les aventures fantastiques de Bala, jeune fille montagnarde récemment embauchée comme jardinière au palais du duc d'Opélie, et qui n'a aucune intention rester sagement à sa place. Encore faudrait-il qu'elle sache quoi faire de sa vie !



# Tchac !

*Plaines – Duché d’Opélianie*

*Fin du Mois des Fleurs*

Bala arriva au palais ducal un soir particulièrement maussade, l’ensemble de la propriété voilée par un fin rideau de pluie. Les bruines printanières les avaient accompagnés tout le long du voyage, qui avait été d’une grande déception : une succession de terres brunes éternellement plates. Le seul élément marquant du paysage avait été la silhouette massive et épurée des montagnes qu’elle venait juste de quitter, comme pour mieux lui faire regretter son départ.

Les pics immaculés avaient toutefois fini par disparaître de l’horizon au fur et à mesure de leur avancée vers le nord. La monotonie du paysage n’avait été rompue qu’aux abords du Lac-Ciel. Cette étendue d’eau, qui touchait le pied des montagnes à sa pointe sud et qui s’étirait longuement vers le nord, marquait une partie de la frontière entre le duché d’Opélianie et le Piémont Central. Le reflet du firmament nocturne sur ses eaux immobiles avait fini par convaincre Bala d’y tremper les

pieds, malgré l'eau glaciale, juste pour avoir la sensation de marcher parmi les étoiles.

Sur la route, elle était restée la plupart du temps à l'arrière d'un chariot bringuebalant. Lorsqu'elle n'y avait pas été emmitouflée dans sa couverture, elle avait aidé à la mise en place des camps pour la nuit – pendant que le duc et sa femme s'installaient dans des auberges réputées, ou dans leurs résidences secondaires qu'ils possédaient ci et là, quand ils n'étaient pas invités à passer la nuit chez un de leurs vassaux. Pendant leurs trois semaines de voyage, ils n'avaient emprunté que des petites routes de campagne et n'avaient traversé aucune grande ville.

Bala était soulagée d'être enfin arrivée, quoiqu'un peu anxieuse. Le palais du duc d'Opélianie était une bâtisse gigantesque, qui n'avait rien à voir avec les constructions rustiques des montagnes, ni même avec le château d'été du marquis de Torrin, son ancien haut-seigneur. La propriété s'étendait sur un immense terrain en bordure d'Iris, la ville-capitale du duché. Le corps principal du palais était un bâtiment rectangulaire, sans grande imagination quant à sa forme, avec une entrée encadrée de hautes colonnes en marbre, et dont les murs, s'élevant sur trois étages, sans compter les combles sous les toits, étaient percés d'innombrables fenêtres, toutes vitrées. Juste en face de l'entrée, une fontaine majestueuse se dressait,



accueillant les visiteurs de son limpide panache, comme pour concourir au spectacle de la pluie.

Ce bâtiment principal, où vivaient le duc, sa famille, et maintes autres personnes de haut rang, était flanqué de deux autres constructions : sur la gauche se trouvaient les écuries et la caserne ; et sur la droite, Bala eut vite fait de comprendre qu'il s'agissait de la dépendance des domestiques. Une fois tous les chariots déchargés, elle put enfin y pénétrer. L'odeur alléchante qui assaillit ses narines lui indiqua que cette annexe abritait aussi les cuisines.

On entrait directement dans une salle à manger, où de grandes tables de bois mal dégrossi occupaient la majorité de l'espace. La plupart de ses compagnons de route y était déjà installés, en train d'avaler rapidement une soupe épaisse. On lui tendit un bol. C'était le majordome Nithaël.

– Voilà pour toi, lui dit-il. J'ai donné des signes. Tu iras dormir dans le dortoir des servantes, au deuxième étage, j'ai prévenu de ton arrivée. On t'indiquera une paillasse. Demain matin, quelqu'un viendra t'expliquer le travail au palais. Bonne nuit.

Bala engloutit son bol sans rien dire. Ses autres compagnons de route discutaient sans faire attention à elle, ce qui ne la dérangeait pas outre-mesure. Elle les écouta prendre des nouvelles du pays.

– Le mage-renégat Rafa est toujours en fuite, racontait l'un des cuisiniers venus s'asseoir à leur table. On raconte qu'il a été vu sur la route vers la Passe...

– L’armée du roi ne l’a toujours pas attrapé ? se moqua joyeusement un soldat.

– Pfft ! Entre ce que dit le roi et ce qu’il fait...

– N’empêche qu’oser s’attaquer au Palais de Vertenelle ! s’écria un des cochers. Il faut bien être un mage pour avoir des idées aussi folles. Qu’espérait-il ? Prendre le trône ?

– C’est ce qu’on dit...

Bala était curieuse d’en apprendre plus sur ce mage rebelle. Mais elle savait que ses questions ne seraient pas entendues, ses compagnons de voyage ayant pris l’habitude de l’ignorer. De toute manière, leur conversation avait déjà pris une autre tournure – les hommes riaient grassement à propos d’une autre servante.

Elle quitta la table dans l’indifférence générale et se mit en quête des escaliers montant aux niveaux supérieurs. Arrivée au deuxième étage, un unique couloir menait à plusieurs compartiments, dans lesquels étaient dispersées, à même le sol, les paillasses des filles de la domesticité, et quelques étagères banales le long les murs décrépits. Bala remarqua que les paillasses étaient plus nombreuses dans la pièce du fond. Elle comprit que cet endroit était judicieusement placé au-dessus des cuisines, et que ses occupantes profitaient de la chaleur remontant des fourneaux.

– Que fais-tu là ? Qui es-tu ? lui demanda férocement quelqu’un dans son dos.

Bala se retourna et fit face à une vieille femme rabougrie, aux cheveux jaunâtres très mal répartis sur son crâne taché. Elle devait être pratiquement aveugle, car elle ne fit aucune attention à ses balafres. Les gens grimaçaient lorsqu'ils découvraient les cicatrices rougeâtres sur le visage de Bala – elle ne mettait plus de pansements. Elle pouvait maintenant ouvrir son œil gauche à peu près normalement.

– Je suis la nouvelle, on m'appelle Bala. Le maître-majordome m'a dit de monter ici pour la nuit.

– Ah ! C'est toi. Tu as un accent... D'où viens-tu ?

– Des montagnes du sud, des Méridionales.

– Humph ! fit dédaigneusement la vieille, en s'empressant d'ajouter : je te préviens, ma vue n'est peut-être pas bonne, mais je le saurais si les affaires des autres filles disparaissent !

– J'ai dit que j'étais une montagnarde, pas autre chose, répondit aigrement Bala. Et vous, qui êtes-vous pour me parler ainsi ?

– Je suis Barina, la gardienne des dortoirs, tâche d'être polie ! Tu trouveras une pailleuse dans une des premières pièces, du côté de l'entrée. Ici, au-dessus des cuisines, c'est pour les anciennes.

– Très bien.

Bala suivit ses indications et trouva facilement une pailleuse inoccupée. Les nuits étaient encore fraîches, mais tout ce qui accompagnait ce lit de fortune était une couverture usée et rapiécée en maints

endroits. Après trois semaines sur les routes à dormir à l'arrière d'une charrette, c'était toutefois un progrès.

Bala se fit réveiller le lendemain matin par un léger secouement d'épaule. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle découvrit une femme moyennement âgée, aux cheveux bruns striés de gris, accroupie à ses côtés. Elle n'avait pas l'air méchant. Sans un mot, elle fit signe à Bala de se lever et de la suivre, en faisant attention à ne pas déranger les autres servantes dormant dans la pièce.

– Prends tous tes vêtements, tes draps et ta couverture, lui chuchota-t-elle.

Bala obéit, l'esprit cotonneux, et lui emboîta le pas. La fraîcheur du matin la vivifia un peu lorsqu'elles sortirent du bâtiment. L'aube venait tout juste de poindre sur le palais encore endormi. On n'entendait que le piaffement des chevaux dans leurs écuries, s'ébrouant impatiemment dans l'attente de leur ration de céréales.

– Où allons-nous ? demanda Bala.

– Au bâtiment des bains réservé aux domestiques, répondit gentiment la femme. Il est un peu à l'écart du palais.

– Je vais donc prendre un bain... en déduisit Bala.

– Hé ho ! On te sent à deux toises à la ronde ! la rabroua la femme, qui avait perçu sa remarque comme un reproche. Ce qui est peut-être normal après trois semaines de voyage, mais n'espère pas

que les filles qui partagent ton dortoir vont le supporter longtemps...

Bala admettait que son hygiène du moment laisser à désirer. A la montagne, comme tout le monde, elle avait l'habitude de se laver plus ou moins quotidiennement dans les ruisseaux en été. En hiver, elle se contentait plus souvent d'éponger son visage et les plissures de son corps à l'eau froide, et de se tremper entièrement dans un baquet d'eau tiède qu'une fois par semaine, car chauffer l'eau au chaudron était une tâche fastidieuse.

Pendant ces trois semaines de voyage, trouver un peu d'intimité pour se débarbouiller avait été une gageure – la cantinière du convoi l'y avait tout de même un peu aidé. Elle avait surtout fait attention, matin et soir, à nettoyer ses plaies au visage. Ses cheveux avaient pâti de ce manque de soins : elle ne pouvait même plus passer les doigts de sa main entre les mèches grasses et emmêlées. Au moins avait-elle réussi à éviter les poux, les puces et les punaises de lit – un des rares avantages à ne pas dormir en auberge et à se tenir à l'écart des autres. Cet exploit ne devait pas être évident à percevoir, surtout que la poussière des routes et le labeur à fournir à chaque camp avaient eu tôt fait de toutes ternir toutes ses tenues de rechange. Elle ne s'étonnait pas d'avoir eu à retirer ses draps de lit alors qu'elle n'y avait dormi qu'une seule nuit.

Elles pénétrèrent dans le bâtiment des bains – une construction de plain-pied, sans aucun intérêt